

Transmettre la langue

Marc Abélès
CNRS, Laboratoire d'Anthropologie des Institutions
et des Organisations Sociales (LAIOS), Paris

« Tant qu'il reste de par le monde des hommes *dépourvus de tout pouvoir*, je ne puis désespérer complètement » (*Le Territoire de l'homme*, p. 205).

Qu'on me permette d'évoquer ici la question du patrimoine à partir d'un ouvrage qui ne relève pas du genre ethnologique, mais ne m'en a pas moins ouvert tout un horizon de questions. Comme son titre l'indique, *La Langue sauvée* a trait à un élément essentiel de notre patrimoine. La langue maternelle est ce qui est censé se transmettre d'une génération à l'autre le plus naturellement du monde. Comme s'opère cette transmission, quels obstacles rencontre-t-elle ? C'est ce dont nous parle l'écrivain Elias Canetti dans cet ouvrage qui constitue, au-delà de son aspect anecdotique, une réflexion de toute première importance sur les rapports entre filiation et transmission.

J'ajouterai sans détour que *La Langue sauvée* n'est pas seulement, pour moi, un texte sur le patrimoine ; il fait tout simplement partie de *mon* patrimoine. C'est un livre qui pour diverses raisons s'est articulé sur des événements de mon existence, qui s'est coulé dans ma pensée et je me dois de m'expliquer à ce sujet. La découverte de Canetti est étroitement liée à des circonstances de ma vie d'ethnologue et de ma vie privée, l'une et l'autre étant dans une grande mesure confondues. Lorsque j'ai lu *La Langue sauvée* à sa parution en 1980, je vivais en Espagne. J'avais suivi mon épouse qui faisait un terrain dans une petite ville de la province de Séville, à Carmona. Je me trouvais dans une situation curieuse. Étant arrivé là sans connaître un mot d'espagnol, j'étais identifié : le « *mari de la Française* ». La question de la langue prenait ici tout son relief, d'autant que je pouvais observer tout près de moi comment mes propres enfants s'appropriaient sans difficulté apparente cet idiome auquel j'accédais péniblement et dont l'usage quotidien remplissait de joie ma femme.

Lors d'un voyage à Paris je trouvai le livre de Canetti. Je fus frappé par sa couverture sépia et sa scène de villégiature. Des enfants en canotier font face à ce que j'imagine être un grand hôtel, au bord d'un lac que je situe volontiers en Suisse ou en Italie. *A la recherche du temps perdu*, ou *Mort à Venise*... Mais pour être franc, je crois que j'ai été attiré vers ce livre par une

remarque de mon père qui avait fait état de la proximité entre la ville natale de Canetti et celle de nos ascendants roumains. « *C'est de l'autre côté de la frontière* », avait-il ajouté. Canetti était né en Bulgarie. J'ai commencé ma lecture de *La Langue sauvée*. Et tout m'est apparu si familier. D'une familiarité qui me faisait éprouver la toute-puissance de la langue, la difficulté aussi à la maîtriser. Ce dont parle sans cesse Canetti dans son livre, ce rapport qu'on entretient, fatalement, non pas avec le langage, mais avec une ou des langues singulières qui collent à notre existence, qui façonnent notre (nos) identité(s) : tout cela me touchait très directement dans ma pratique d'ethnologue, dans ma vie quotidienne.

L'autre aspect qui fit que je me trouvais très vite chez moi dans ce livre, c'est qu'au travers de ces juifs orientaux, de leur histoire, de leur mobilité d'un bord à l'autre de l'Europe, je trouvais comme l'écho du passé de ma propre famille. Mon père n'avait pas menti. Il avait certes exagéré puisqu'en réalité la distance séparant Roustchouk, la ville natale de l'écrivain, et celle de nos ancêtres était relativement importante, mais il y avait bien entre nous un voisinage et une connivence culturelle profonde. Je découvrais Canetti, c'était en 1980.

Dix ans plus tard, j'ai relu *La Langue sauvée*. En rouvrant le livre, je pensais à ma propre grand-mère roumaine qui était morte peu de temps auparavant. Par ses propres souvenirs, par les relations qu'elle continuait d'entretenir avec des Roumains de sa génération, elle évoquait irrésistiblement pour moi ce monde disparu. Mais était-ce la seule raison ? En fait non, et je reviendrai plus loin là-dessus. En tout cas je relus *La Langue sauvée* avec appréhension. Tant de choses avaient changé pour moi depuis ce long séjour en Espagne : allais-je retrouver ce plaisir de lecture ? Et s'il est facile d'aimer un livre, comment communiquer aux autres cet attrait ? Je découvris alors une autre dimension de ce livre, la manière dont il bouscule certaines évidences liées à notre approche spontanée de la traduction, où la notion de *reproduction* occulte le plus souvent le processus même dont elle prétend rendre compte.



1. Elias Canetti. D.R.

■ La langue et les langues

La Langue sauvée offre le récit des seize premières années de l'auteur. Quatre périodes entre 1905 et 1921 correspondant à quatre lieux où Canetti a successivement séjourné. L'enfance bulgare à Roustchouk, Manchester ensuite où s'installent ses parents en 1911 et où son père décède prématurément, puis Vienne où il va vivre les premières années de la guerre. La vie devenant dure, sa mère malade s'installe à Zurich. Le livre s'achève au moment où la famille s'apprête à déménager à nouveau, cette fois pour l'Allemagne. C'est l'expérience de ces déplacements qui fait la trame de l'ouvrage. A travers les yeux de l'enfant on y croise des personnages de toute sorte ; la famille d'abord, des sépharades qui circulent allègrement dans toute l'Europe où ils ont un peu partout des affaires ou des relations d'affaires. Les gens de maison qui gravitent autour de la mère d'Elias ; les camarades de l'enfant, leurs parents, les amis de sa mère, les professeurs, les célébrités qu'on aperçoit ici et là : le pianiste Busoni, Wedekind, et même Lénine. *La Langue sauvée*, c'est aussi l'histoire d'un enfant qui a perdu son père et qui entretient avec sa mère une relation à la fois possessive et conflictuelle.

Dans tout cela rien d'original sans doute, n'était l'univers coloré de cette bourgade d'Orient. On retrouve les ingrédients habituels des livres de souvenirs, qu'il s'agisse de l'attachement à la mère ou des portraits et anecdotes qui parsèment l'ouvrage. Mais cette perception quelque peu superficielle de *La Langue sauvée* risque d'occulter un élément qui captive immédia-

tement le lecteur : le titre. Serait-ce une pure coïncidence ? Ce titre exprime très exactement cette passionnante anamnèse.

Pourquoi *La Langue sauvée* ? « Mon souvenir le plus ancien est baigné de rouge. Je sors par une porte, sur le bras d'une jeune fille, le sol devant moi est rouge, à gauche une descente d'escalier rouge également. En face de nous, à même hauteur, une porte s'ouvre, laissant passer un homme qui avance à ma rencontre en me souriant gentiment. Arrivé près de moi, il s'arrête et me dit : "Fais voir ta langue !" Je tire la langue, il fourre la main dans sa poche, en sort un canif, l'ouvre et porte la lame presque contre ma langue. Il dit : "Maintenant, on va lui couper la langue"... Au dernier moment, il retire sa main et dit : "Non pas aujourd'hui, demain..." Il referme le canif et le remet dans sa poche » (*La Langue sauvée*, p. 11). Chaque matin la scène se rejoue : le rouge, la porte, l'homme, la lame, la langue. Par la suite, Canetti apprendra que l'homme était un amant de la bonne qui le tenait dans ses bras. Il s'est tu pendant dix ans.

L'auteur aura très jeune mesuré la menace qui pèse sur la langue. Ce souvenir dresse un décor, l'argument du livre, un fil conducteur qui permet de découvrir la langue comme un capital des plus précieux.

La première partie du livre correspond aux six premières années de l'auteur. Ici est esquissée une problématique de la langue. Nous nous trouvons dans l'univers exotique de cette ville bulgare sur le Danube. Côte à côte, des Bulgares, des Grecs, des Albanais, des Arméniens, des Tziganes et ces familles de com-

merçants juifs sépharades venus d'Espagne des siècles auparavant chassés par les persécutions. « *Il était souvent question de langues, on en parlait sept ou huit différentes rien que dans notre ville... Chacun faisait le compte des langues qu'il connaissait, il était on ne peut plus important d'en posséder un grand nombre, cela pouvait vous sauver la vie ou sauver la vie d'autres gens* » (*La Langue sauvée*, p. 42). Très vite l'enfant prend conscience que la langue est un instrument vital. Il faut à tout pris la sauver. La perdre équivaut à disparaître. Et si possible posséder plusieurs langues. Mais alors il n'y a pas une, mais *des* langues. Évidence brutale qu'il rencontre au sein même de sa propre famille.

Dans la famille et dans la communauté sépharade on parlait en espagnol : « *L'espagnol qu'ils parlaient était presque le même que celui qu'ils parlaient, des siècles auparavant, quand on les avait chassés de la péninsule... Les autres juifs on les regardait de haut, avec un sentiment de naïve supériorité. Un mot invariablement chargé de mépris était le mot "Todesco", désignant un Juif allemand ou un Ashkénase. Il eut été impensable d'épouser une "Todesca"* » (*La Langue sauvée*, p. 13-14). La langue marque une identité, elle suffit à mettre en évidence l'aristocratie des juifs. Les premiers souvenirs de Canetti sont associés aux mots de cette langue des sépharades : la *butica* du grand-père, la *gallinita* dont on traite l'idiot du village. Mais les choses se compliquent. L'enfant est d'emblée au contact de plusieurs autres langues, à commencer par le bulgare. Les petites paysannes qui servent comme bonnes dans la famille lui racontent dans cette langue les histoires de loups-garous et de vampires. « *Toutes les scènes de la vie se jouaient en espagnol et en bulgare au cours de ces premières années* » (*La Langue sauvée*, p. 20). D'un autre côté, les propres parents de Canetti s'expriment entre eux en allemand, langue à laquelle il ne comprend rien. Or que se passe-t-il par la suite ? Canetti oublie totalement le bulgare. Les contes, pourtant, n'en resteront pas moins gravés dans sa mémoire, « *un livre de contes des Balkans vient-il à me tomber sous la main, j'arrive à y reconnaître dès les premières lignes la plupart des histoires qui y figurent* » (*La Langue sauvée*, p. 20). Les scènes de la petite enfance resteront donc, mais traduites en allemand.

■ Récit d'apprentissage

Comment le petit sépharade détenteur de par sa naissance d'un espagnol archaïque peut-il naître à la langue allemande ? C'est la véritable intrigue de ce livre. Canetti en pose les jalons dès les premières séquences. *La Langue sauvée* est un récit d'apprentis-

sage, récit d'apprentissage d'une langue à laquelle en dépit de péripéties multiples, Canetti restera indéfectiblement attaché. Alors qu'il va vivre une grande partie de son existence en Angleterre, après avoir quitté Vienne à la fin des années 30, son point d'attache demeure cette culture germanique. Le titre du livre peut alors s'entendre de deux manières. La langue sauvée, c'est l'organe qui n'a pas été coupé, mais c'est aussi cette langue allemande qui a résisté à l'épreuve du temps et de ses aléas.

Une anecdote de *La conscience des mots* illustre l'intensité vécue. Durant la dernière guerre, vivant en Angleterre, il était sujet à de véritables « *crises de mots* ». Tout à coup il se mettait à remplir fiévreusement des pages entières de mots allemands. « *Ils ne s'agençaient aucunement en des phrases... C'était des mots isolés ; ils ne donnaient aucun sens* » (*La Conscience des mots*, p. 199). Le sujet devient en quelque sorte le champ clos d'un combat de mots. Il se trouve écartelé entre la diversité de ses appartenances, et la question très directement posée dans ce texte, comme dans l'expérience qui nous est contée dans *La Langue sauvée*, c'est celle de la difficulté d'assumer en tant que sujet singulier un pluralisme culturel auquel l'enfant Canetti se trouve en quelque sorte condamné par sa naissance. « *La langue allemande restera la langue de mon esprit, et cela parce que je suis juif. Je veux conserver en moi, en tant que juif, ce qui reste d'un pays dévasté de toutes les manières possibles. Le sort de ses fils est aussi le mien... Je veux rendre à leur langue ce que je lui dois* » (*Le Territoire de l'homme*, p. 78). Mais qu'advient-il alors de la langue maternelle ?

Le caractère particulier de l'expérience de Canetti tient au fait d'être d'emblée immergé dans une pluralité de langues. C'est seulement dans un second temps qu'il va accéder à ce qu'on pourrait appeler la langue maternelle, au double sens de langue de référence et de langue de la mère. Car l'histoire de son apprentissage de l'allemand est inséparable de celle de ses rapports avec sa propre mère. Il nous faut pour cela faire connaissance avec la famille, ou plutôt les familles du jeune Elias : les Canetti et les Arditti. D'un côté une tension entre les deux grands-pères, l'opulent et le parvenu, de l'autre un monde protégé, celui des parents qui parviennent à préserver, au milieu de l'agitation quotidienne, une véritable intimité. Ils sont liés par un amour commun pour le théâtre, ils parlent entre eux la langue du théâtre, et Elias découvre l'allemand : « *Quand il rentrait de l'affaire, mon père se mettait aussitôt à parler avec ma mère. Ils s'aimaient beaucoup en ce temps-là, ils avaient une langue bien à eux, inconnue de moi, l'allemand* » (*La Langue sauvée*, p. 37). L'enfant se trouve simultanément exclu de cette

langue que ses parents refusent de lui traduire et dont il cherche à démêler les secrets par tous les moyens. Et c'est alors que se noue le rapport entre l'enfant et la mère : « *Il ne leur vint pas à l'esprit de me soupçonner, mais, parmi les nombreux et ardents désirs que je nourrissais à cette époque il est bien certain que ce que je désirais le plus ardemment, c'était de comprendre leur langue secrète... je conçus, envers ma mère, une profonde rancœur qui ne se dissipa que des années plus tard, quand après la mort de mon père, elle m'enseigna elle-même l'allemand.* » (*La Langue sauvée*, p. 38). Curieusement, c'est la mère qui apparaît comme responsable de cette sorte d'interdit qui plane sur la langue.

La langue mystérieuse, la culture viennoise dont les échos parviennent à Roustchouk par le biais du journal, se trouvent dotées d'une aura exceptionnelle. Un autre élément majeur apparaît au fil du récit. L'allemand est d'emblée associé à l'écrit, à la littérature. A la différence des langues de Roustchouk qu'on utilise dans le quotidien, ou pour les besoins du commerce, qui peuvent aussi vous permettre de vous sortir d'un mauvais pas, l'allemand n'a pas ce caractère véhiculaire. Il émerge à une autre dimension ; se situe au-delà des contingences. Il se distingue aussi de l'espagnol, la langue de la famille, de la caste. Il permet d'assouvir ce « *désir d'universalité* », sans toutefois contredire « *l'orgueil familial* » (*La Langue sauvée*, p. 14). Cette association entre allemand, écrit, culture, universel par opposition à espagnol, oral, tradition, famille, imprime sa marque sur la petite enfance de Canetti. Mais un détour sera nécessaire où interviennent la mort, l'interdit, la malédiction.

« Parler comme si c'était notre dernière phrase » (*Journal*, 1957)

La mort d'abord. Ou plutôt le meurtre. Dans le jardin. La petite cousine Laurica, la compagne de jeu, est de quatre ans l'aînée d'Elias. Celui-ci est fasciné par le cahier d'écolière de sa cousine. Or, un jour où il la supplie de le lui montrer – « *Fais-moi voir tes lettres* », mendi-ai-je dès qu'elle arriva – elle n'hésite pas à le narguer : « *Tu es trop petit ! Tu es trop petit ! Tu ne sais pas encore lire !* ». Un jour, les choses dégénèrent : incapable de supporter cette frustration, le petit cousin s'empare d'une hache et poursuit Laurica avec la ferme intention de la tuer. Il faudra que le grand-père s'interpose, « *tel le Dieu de vengeance en personne... dressé devant moi, la canne levée* » (*La Langue sauvée*, p. 285). Cette scène joue un rôle très important dans ce récit d'apprentissage. Dans la dernière partie du livre, Canetti y revient à propos de la

notion d'interdit : « *tout cela me marqua si profondément que je suis forcé d'associer à cette affaire l'irruption dans mon existence de cet interdit majeur : Tu ne tueras point.* » (*La Langue sauvée*, p. 286).

Plusieurs motifs sont enchevêtrés dans cet épisode qui ont chacun leur importance : le désir des lettres, et nous retrouverons tout au long de ce parcours cette pulsion de lecture. La hache est celle de l'Arménien qui fend le bois chez les Canetti, sans jamais dire un mot, en chantant. Sa famille avait été massacrée. Il ne parle pas, et communique sa tristesse par ses chansons, son regard sombre et son ardeur à frapper. La présence du grand-père qui avec sa canne brandit l'interdit est d'autant plus déterminante que nous retrouvons à nouveau ce personnage peu de temps après, affronté cette fois à son fils, le père de Canetti. Ce dernier a décidé de quitter Roustchouk pour l'Angleterre où ses beaux-frères ont monté une affaire. L'un d'eux étant mort, l'autre lui propose de s'associer avec lui et de le rejoindre à Manchester. Cela est ressenti par le grand-père Canetti comme une véritable trahison. Son fils le quitte, s'émancipe de cette « *tyrannie contraignante* » et rejoint le camp des Arditti. Cette rébellion est inacceptable pour le grand-père qui voit dans sa belle-fille l'initiatrice de ce qu'il ressent comme un complot.

Le petit Elias va associer l'interdit à la malédiction : « *c'était moi, en somme, qui l'avait poussé à prononcer les paroles fatidiques qui marquèrent du reste la fin de sa souveraineté sur nous* » (*La Langue sauvée*, p. 287). Les choses s'accélérent ; on déménage à Manchester. La seconde partie du livre est d'emblée placée sous le signe de la mort. La malédiction a produit ses fruits : le père est mort moins de deux ans après son arrivée en Angleterre. Entre temps, Canetti est entré à l'école et c'est son père qui l'initie au monde merveilleux des livres, en lui offrant *Les Mille et une nuits* et en lui promettant d'autres ouvrages, à condition que tous les soirs il lui raconte ce qu'il a lu dans la journée. C'est en langue anglaise que se font toutes ces lectures et les conversations qui les accompagnent. Le père prend un plaisir non déguisé à travailler l'anglais. Père et fils s'initient en même temps à cette nouvelle langue. Mais le bonheur sera de courte durée : le père de Canetti meurt frappé d'une crise cardiaque. Elias a sept ans.

■ Le labyrinthe des interprétations

« *Les analystes croient détenir le fil d'Ariane du labyrinthe dans lequel ils nous entraînent. Mais ils n'ont que les nœuds de ce fil cent fois déchiré et cent fois renoué ; entre ces nœuds il n'ont rien. Les labyrinthes sont innombrables et ils croient que c'est toujours le même.* » (*Le Territoire de l'homme*, p. 87).

Les pages consacrées à la mort du père, sont intitulées : « *La mort du père. La dernière version* ». Il y a là en effet, superbement mis en écriture, l'événement dans sa cruidité, dans son occurrence implacable et le mouvement qui conduit presque immédiatement à élaborer des « versions », des interprétations, mouvement interminable qui finit par déplacer la signification même que l'on confère à l'événement.

La mère de Canetti, malade, est partie faire une cure de longue durée. Le père paraît préoccupé. L'auteur apprendra plus tard qu'il a rappelé son épouse avant la fin de sa cure. C'est le lendemain du retour de celle-ci que la mort frappe son époux. Celui-ci succombe à une crise cardiaque. Mais cette version médicale des faits ne suffit pas à l'enfant. Il ne cessera dès lors de questionner sa mère : « *rien ne me préoccupait davantage que cette mort* » (*La Langue sauvée*, p. 80). La relation du fils à la mère ne s'ordonne pas seulement autour de l'absence du père ; elle passe aussi par une interrogation récurrente et insatiable sur le mystère de cette mort. Canetti esquisse ici l'un des thèmes centraux de son autobiographie : l'apprentissage passe par une relation difficile avec la mère, un mélange d'amour et de haine de part et d'autre. A plusieurs reprises, Canetti indique le peu d'intérêt qu'il portait à celle-ci avant la mort du père : « *Ma mère ne représentait pas grand-chose pour moi avant.* » (*La Langue sauvée*, p. 76). La découverte effective de la mère, l'attachement ambivalent qui s'ensuit est inséparable de l'événement, et le travail de deuil se fait avec et contre la mère.

Au cours de leurs conversations, viennent au jour de nouvelles versions de la mort du père. Mais l'une d'entre elles semble s'imposer. Cette version de référence, en quelque sorte, rapportée par un voisin, M. Florentin, est la suivante : ouvrant son journal, M. Canetti aurait appris que le Monténégro avait déclaré la guerre à la Turquie. Il aurait été saisi par l'étendue de la catastrophe. La nouvelle l'aurait tué. Cette interprétation associe l'élément *subjectif*, singulier, la mort du père et sa perception par l'enfant et un événement *universel*, considérable (la guerre qui va embraser le monde et marquer l'existence entière de Canetti et de ses contemporains). Les deux cataclysmes, personnel et mondial, sont irrémédiablement liés. Voilà qui répond à la question de la mort soudaine, irrémédiable, mais pose une autre question, celle du comportement des masses humaines, celle de leurs débordements. Une grande partie du travail théorique de Canetti devenu adulte (*Masse et puissance*) nourrira ce thème.

Canetti pourrait s'arrêter là. Or, curieusement, le voici qui fait état d'une autre version encore, l'ultime, celle qui livrera sa mère lorsque, après bien des affrontements entre son fils et elle, elle fait acte de reconnaissance après avoir reçu son premier livre. Devant

l'embarras du fils, qui supporte difficilement de la voir s'incliner devant son œuvre, qui a du mal à y croire, pour lui prouver que sa réaction est authentique, elle décide de lui dire « toute la vérité ». De lui faire cadeau de cette version définitive qu'elle n'a jamais accepté de se laisser arracher. La mort du père a eu lieu au lendemain d'une terrible crise de jalousie ; c'est la déception qu'elle lui avait causée qui serait cause de cette attaque qui le terrassa subitement.

Mais l'énoncé de cette vérité ne satisfait pas Canetti. Dubitatif, il s'en tient à la version Florentin. La dernière version n'est ni plus ni moins qu'une possible parmi d'autres. La mère ne peut par nature délivrer la vérité. Cet épisode essentiel de *La Langue sauvée*, marque un double manque : du père, d'une vérité. Avec pour horizon positif, et ce serait la bonne version, cette intrication du subjectif et de l'univers des masses, de la guerre, intrication qui permet à l'enfant de se situer, ou du moins de prendre appui pour poser à son tour les questions pertinentes. L'écriture de Canetti trace ces variations, ces fluctuations qui assurent à l'événement, cet événement qu'est la mort de l'autre, une pérennité, lui conférant bien après un pouvoir d'interrogation. Par rapport à d'autres confessions ou mémoires, où l'auteur se complaît dans son propre regard (Rousseau, Chateaubriand), totalement pris dans l'obnubilation du je, Canetti prend recul, par l'écriture. A la toute-puissance du je, se substitue ici la prise en compte de cette possibilité d'interprétations plurielles. Une écriture ouverte, une position d'incertitude.

On peut lire les deux premières parties de *La Langue sauvée* comme un vaste prologue qui se déroule sur fond d'Europe et de catastrophes. L'Europe est présente avec la découverte de la diversité des langues et la première grande migration qui conduit l'enfant et ses parents en Angleterre. Là-bas son père lui fit cadeau d'un puzzle représentant l'Europe. Quant aux catastrophes, avant même la mort du père et l'imminence de la guerre, il y a, prémonitoires, deux naufrages : « *Les deux catastrophes : les naufrages successifs du "Titanic", puis du "Captain Scott"* ». Au-delà de ce prologue, toute l'enfance de Canetti est mêlée au contexte de la guerre, d'une Europe qui vole en éclats au moment même où il atteint son cœur, Vienne, dont il a pu percevoir toute l'importance au travers des conversations des adultes. N'est-ce pas à Vienne que sa mère décide de s'installer après la disparition du père ? Ce qui fait l'étrangeté de *La Langue sauvée*, c'est que l'accès à la culture allemande, cette culture qui incarne un dépassement de la singularité ethnique du sépharade bulgare va s'effectuer dans un contexte historique où la guerre vient exacerber les particularismes et où l'universalisme pangermanique se trouve battu en brèche.

■ La langue maternelle

Elias Canetti va prendre connaissance de la langue allemande, un an avant le déclenchement du conflit mondial, au cours du voyage que mène la mère, ses trois fils et la gouvernante anglaise à Vienne. L'auteur voit dans cet épisode un tournant des relations qu'il entretenait avec sa mère. A ce point, je sais que je retrouve là un moment de ma propre enfance. Et c'est là que, lecteur, je retrouve chez Canetti ma grand-mère. Celle-ci s'exprimait en roumain avec ses amis. Je n'ai jamais appris cette langue ; il n'en était pas question. Elle-même ne m'y avait pas encouragé. En revanche, j'ai le souvenir très précis de son insistance à me faire apprendre l'allemand. Elle m'avait lu *Hansel und Gretel* et je savais que c'était un conte allemand. Un peu plus tard elle a tenté de m'initier à cette langue. J'ai compris intuitivement que c'était quelque chose d'important. En même temps, tout cela a échoué, je n'ai pas appris l'allemand, mais il ne fait aucun doute que quand je relis Canetti, je me sens directement impliqué à propos de cette langue, je ressens cet apprentissage de l'allemand comme une sorte de clé magique qui ouvre sur un univers auquel, pourtant, je n'aurai jamais accès...

Mais revenons à *La Langue sauvée*. Lorsqu'il se dirige vers Vienne, l'enfant s'exprime en anglais. C'est en Suisse, à Lausanne où la famille passe l'été que l'apprentissage a lieu. Sa mère a décidé qu'il saura l'allemand en arrivant en Autriche, afin qu'il soit admis dans la troisième classe, celle qui correspond à son âge. Projet rationnel en apparence, qu'elle met en œuvre avec une violence insupportable. Canetti raconte cet enseignement en soulignant la volonté inflexible de sa mère. Elle avait acheté un livre d'allemand, mais lui interdisait de le regarder. La seconde leçon va tourner à la catastrophe ; l'enfant s'avère incapable de se remémorer les phrases ingurgitées la veille, la mère s'impatiente : « *Que dirait ton père s'il t'entendait, lui qui parlait si bien l'allemand* » (*La Langue sauvée*, p. 94). Progressivement, au prix d'efforts considérables, Canetti parvient à mémoriser les phrases, mais sa mère demeure tout aussi désagréable à son égard. A la moindre faute, l'enfant se fait traiter d'idiot. La gouvernante anglaise qui accompagne la famille intercède auprès de Mme Canetti. Elle obtiendra gain de cause, et l'enfant reçoit enfin le livre. C'est la fin des souffrances. L'enfant va rapidement maîtriser l'allemand.

Pourquoi un tel acharnement de la part de Mme Canetti ? C'est qu'à la mort du père elle s'est trouvée isolée. Elle ne peut plus poursuivre ces conversations en allemand qui faisaient le centre de leur intimité. Elle s'est vue en quelque sorte coupée de sa langue : le rapprochement de l'enfant et de la mère

passé par l'apprentissage de l'allemand. La langue maternelle, loin d'être un donné, est donc le fruit d'une initiation difficile. L'expression même de « *langue maternelle* » est ici lourde de sens, puisqu'il s'agit à la fois de la langue de l'amour et de la langue de l'écriture. Il y a là une aventure essentielle qui marque toute l'existence ultérieure de Canetti. Avec une fois encore un interdit au point de départ : l'interdit de toucher au livre, de prendre connaissance de la langue par les mots écrits. En cela l'entreprise de la mère s'oppose radicalement à celle du père. Celui-ci en effet a favorisé l'apprentissage de l'anglais par le biais des livres qu'il offrait à son fils et qui servent de base à leur initiation simultanée. Et il faut souligner que le père et le fils sont alors dans une position symétrique par rapport à l'anglais, cependant que l'apprentissage de l'allemand est marqué par une asymétrie entre l'initiant et l'initié, asymétrie renforcée par l'insistance de la mère à souligner l'ignorance de l'enfant.

■ Pacte avec la mère

La méfiance de la mère à l'égard de la médiation écrite est le corrélat de cette recherche désespérée de la langue intime. Se dire de vive voix, avec le fils, comme autrefois avec le père. Tel est bien son projet, qui implique une sorte d'immédiateté à la langue. Et celle-ci ne saurait s'accommoder du détour par le livre. Interdire le livre c'est le moyen de réaliser sans le moindre délai son vœu : retrouver l'usage de la langue intime. Mais si l'on se place du point de vue de l'enfant, fasciné par la chose écrite et peu disposé à intégrer une langue pour le bon plaisir de la mère, il devient nécessaire de contrebalancer la coercition par autre chose. Cette autre chose ce sont, une fois de plus, les lettres. D'où le compromis : tu me donnes les lettres, je te parle la langue. Compromis qui aboutit à ceci : l'allemand devient à la fois langue de l'intimité et de la littérature.

L'on se souvient que déjà la cousine Laurica avait voulu l'empêcher de voir les lettres. Ici l'enfant n'aura pas à tuer la mère, puisque celle-ci lui offre d'elle-même d'accéder aux lettres ; en échange il devient son compagnon. Jusqu'au jour où elle-même sera éclipsée par Véza, une jeune fille, belle, qui a tout lu. C'est dans ces conditions que Canetti entre dans la langue allemande. Via Schiller sa mère va d'emblée l'initier à la littérature et nourrir cette complicité de lectures et de conversations qui s'engagent à propos des livres ou des pièces de théâtre dévorées en commun. Étrange convergence entre deux êtres qui ont chacun grâce à ce pacte inaugural, culturel, *salvé leur langue*. Car comment ne pas voir que l'angoisse de la mère (perdre l'allemand) rencontre la hantise du fils de s'approprier

les mots. Hantise elle-même née de la menace de perdre sa langue.

■ L'écoute, la voix, le son

Toute sa vie, Canetti demeure marqué par ce rapport constitutif à la langue. La langue, loin d'être une donnée instrumentale, fait toujours problème. Canetti a beaucoup médité sur notre expérience des mots, notamment dans *Le Territoire de l'homme*, ou dans *Le Cœur secret de l'horloge*. De son enfance, il gardera cette passion des mots, passion ambivalente, car si les mots le fascinent, en même temps il sait que les mots nous égarent, que nous sommes piégés par eux. D'où une très forte conscience du poids des mots et de la difficulté d'échapper. « *Les multiples sens de la lecture : les lettres sont comme les fourmis, elles ont un État qui leur est propre et qui reste secret.* » (*Le Territoire de l'homme*, p. 77). Cette consistance de la lettre qui pré-existe au sujet parlant et écrivant, il l'a vécue très douloureusement face à sa cousine Laurica. Dans la mesure même où nous ne maîtrisons pas les pouvoirs du mot, nous nous trouvons dans une situation d'aliénation primitive. Tout le travail de l'écriture doit nous permettre d'échapper à cette situation. D'où une critique de la « belle prose », celle qui se prend au jeu des mots. « *Ne pouvant exister sans les mots, je dois avoir confiance en eux ; et cela n'est réalisable qu'en ne les déguisant pas. Ainsi toute revendication extérieure basée sur des mots, m'est impossible. Je puis écrire ces mots et les garder quelque part en toute tranquillité... Ce que j'abhorre le plus, c'est la beauté sans défaut d'une prose consciente d'elle-même.* » (*Le Territoire de l'homme*, p. 207-208).

Il faut composer avec les mots, jouer la précision, privilégier la phrase isolée, écrire des aphorismes. « *Une phrase est pure tant qu'elle est seule. Déjà la suivante lui retire quelque chose.* » (*Le Territoire de l'homme*, p. 77). Ainsi peut-on échapper à la contingence et faire véritablement œuvre d'écrivain. « *La résistance au temps nécessite des phrases bien aiguës, faute de quoi elle demeure étouffée et impuissante. Mais une fois qu'on les a trouvées, et qu'elles sont tranchantes à souhait, il est difficile de les garder pour soi. Et pourtant seules vous gardent en vie les pensées dont personne ne sait rien.* » (*Le Territoire de l'homme*, p. 77). Canetti laisse percer ici son pessimisme à l'égard des mots et la nostalgie d'un état d'autarcie intellectuelle, de face à face avec sa propre pensée.

Reste néanmoins cette fascination ; quand bien même on ne parle plus, on va tirer une certaine jouissance de cette contemplation des mots. « *Ne plus parler, ranger sans un mot les mots les uns à côté des*

autres et les regarder. » (*Le Territoire de l'homme*, p. 77). L'expérience limite du pouvoir des mots c'est la folie qu'engendre chez l'intellectuel la passion des mots. C'est l'aveuglement de Kien dans *Auto-da-fé*. Il vit seul avec sa bibliothèque, il est le prisonnier de ses livres, au point de délirer ; témoin ce rêve où il voit les mots prendre corps. « *Il les exècre ces créatures avides, jamais elles n'ont assez de la vie ; il les hait. Comme il voudrait les offenser, les tourmenter, les couvrir d'injures ! Mais il ne peut pas, il ne peut pas !... Il voit un livre qui grandit de tous côtés et qui finit par emplir le ciel et la terre, l'espace entier jusqu'à l'horizon. Lentement, patiemment, une braise rouge en consume les bords !* » (*Auto-da-fé*, p. 46). Le rêve préfigure la fin du roman où dans un vaste éclat de rire Kien met le feu à sa bibliothèque.

Kien, c'est la volonté de savoir poussée jusqu'au délire. Canetti n'a cessé de souligner la parenté entre la compulsion de l'intellectuel à systématiser et le délire du paranoïaque. Le très beau texte sur les *Mémoires* du président Schreber qui clôt *Masse et puissance* offre une analyse de la paranoïa où le sujet est pris au piège de la toute-puissance des mots. Pour Schreber, « *le plus important était l'intangibilité des mots. Il n'est pas de bruit qui ne soient des voix : le monde est plein de mots* » (*Masse et puissance*, p. 479). « *Quand lui-même se tait, ne profère pas de mots, ils arrivent aussitôt des autres. Entre les mots, il n'y a rien. Le calme auquel il pense et aspire ne serait qu'une liberté à l'égard des mots. Mais elle n'existe pas. Tout ce qui peut lui arriver lui est communiqué en mots. Les rayons dévastateurs et guérisseurs sont également doués de parole et contraints comme lui de recourir au langage : "n'oubliez pas que les rayons sont obligés de parler !" On ne saurait exagérer l'importance des mots pour le paranoïaque. Ils pullulent comme une vermine ; ils sont toujours sur le qui-vive, ils se combinent pour former un univers qui ne laisse rien à l'extérieur de lui-même.* » (*Masse et puissance*, p. 479).

La paranoïa selon Canetti, c'est l'expérience limite : « *La dimension la plus extrême de la paranoïa est peut-être une saisie totale du monde par les mots, comme si la langue était un poing et que le monde y fût pris.* » (*Masse et puissance*, p. 480). Dans sa propre pratique d'écrivain, E.C. ne cessera d'être attentif, voire soupçonneux, à l'égard des mots. Il n'y a pas de mots innocents. Qu'il s'agisse du nom de la jeune fille dont il va s'éprendre, Véza (*Le Flambeau dans l'oreille*, p. 133), qu'il s'agisse aussi des noms qu'on donne aux personnages de roman (Brand, Kant, Kien). Le titre du grand livre de Canetti, improprement traduit par *Auto-da-fé* (*Die Blendung*) signifie tout à la fois « éblouissement » et « aveuglement ». L'emploi des mots « aveuglement »

(*Auto-da-fé, Le Flambeau dans l'oreille*, p. 129-31) et « illumination » (*Le Flambeau dans l'oreille*, p. 135-36) est à cet égard typique. Mais aussi *La Langue sauvée*, un titre sur lequel trébuchent les psychanalystes : « volée », « perdue » (Schneider), « coupée » (Pontalis). Car dans bien des titres de Canetti (*La Conscience des mots, La Langue sauvée, Le Flambeau dans l'oreille, Les Voix de Marrakech*) reviennent ces allusions aux mots, à la parole, à la voix, à l'ouïe.

L'importance accordée à la présence physique du mot, à la voix qui en est le médiateur mérite aussi notre attention : « *Quand j'allais la nuit dans un café où j'avais la possibilité de bien écouter, je restais longtemps, jusqu'à la fermeture... Je m'amusais moi-même en fermant les yeux comme dans un demi-sommeil, ou bien je me tournais vers le mur pour ne plus faire qu'entendre* ». (*Le Flambeau dans l'oreille*, p. 376). On retrouve dans un tout autre contexte le même travail et la même jouissance d'écoute face aux conteurs de Marrakech (*Voix de Marrakech*, p. 89-90). Là encore Elias Canetti renoue avec les jeux de l'enfance, le théâtre chers aux parents, qu'il s'agisse des jeux de mots avec le père (*La Langue sauvée*, p. 66) ou des lectures avec la mère (*La Langue sauvée*, p. 112-13).

L'aspect théâtral n'est d'ailleurs jamais absent de la prose de Canetti. Il y a un souci de mettre en scène l'événement qui est tout à fait remarquable dans les expressions du type : « *personne ne l'oublierait jamais* » (*La Langue sauvée*, p. 44), « *illumination* » (*Le Flambeau dans l'oreille*, p. 135), « *véritable début de ma vie* » (*Le Flambeau dans l'oreille*, p. 163), « *Il y a 53 ans de cela* » (*Le Flambeau dans l'oreille*, p. 259), « *plus de 30 ans à déchiffrer* » (*Le Flambeau dans l'oreille*, p. 264). Canetti n'hésite pas à revenir sur ces événements, à jeter un coup de projecteur sur des épisodes antérieurs pour mieux mettre ceux-ci en relief : *Laurica-aveuglement* (*La langue sauvée*, p. 44 ; *Le Flambeau dans l'oreille*, p. 129-31), *conte bulgare* (*La langue sauvée*, p. 20-113). Bref, il y a là un travail de dramatisation qui tient aussi au fait que *La langue sauvée* est un livre très construit où tout tourne autour de cette question de l'accès aux mots. Mais à la différence de Freud, Canetti refuse de donner à cette quête la dimension du mythe et de la tragédie antique, se contentant de décrire la singularité d'un itinéraire individuel. Encore un pied de nez au médecin viennois.

■ Babel et l'écrit

L'apprentissage que nous conte Canetti est l'inscription d'un être humain dans un univers de communication. Le paradoxe de cette histoire c'est qu'elle part d'une situation originaire qui est tout le contraire de

celle que nous vivons habituellement. Au départ le donné culturel, si l'on peut dire, c'est la multiplicité des langues. Canetti est plongé dès sa naissance dans une sorte de Babel. C'est l'archétype de l'écrivain européen, d'une Europe où l'Occident cohabite avec l'Orient dans un florilège de langages directement accessibles au sujet singulier. La plupart d'entre nous ont connu en France l'expérience inverse puisque leur problème est d'acquiescer d'autres langues, d'accueillir intérieurement d'autres cultures. Il y a l'identique, il y a l'étranger, et le problème crûment posé aux uns et aux autres est précisément de surmonter le handicap que représente un attachement exclusif à un territoire, à une culture, à une langue ; ceci engendre, on le voit dans l'actualité, des débats de plus en plus nombreux concernant l'acceptation de ce qui est posé d'emblée comme altérité, différence irréductible, etc. D'où la gymnastique intellectuelle considérable à laquelle nous oblige à la fois l'évolution de l'Europe, avec son cortège de langues et son pluralisme culturel, sans parler des incidences de l'immigration et de la coexistence qu'elle induit entre ethnies, religions et cultures.

Nous vivons la fin du xx^e siècle dans une sorte de culpabilité mal assumée face à la différence, avec en toile de fond un débat entre universalisme et relativisme culturel. La situation décrite par Canetti peut apparaître au premier abord anachronique dans cet empire austro-hongrois pourrissant et désuet. En même temps, elle présente un caractère paradigmatique. Dans cette Babel sur Danube, l'enfant est d'emblée immergé dans la multiplicité des langues. Ce qui est significatif c'est que cette situation, au demeurant idéale au regard de nos propres revendications, suscite immédiatement un autre type de problèmes. Canetti fait très clairement apparaître que si le sujet parvient à se constituer pour une part dans cette pluralité de langues, il se trouve néanmoins affronté à un manque. Manque de la langue, cette langue maternelle qu'il s'appropriera dans des conditions très dures et qui ne le quittera plus à travers les péripéties de cette existence.

Mais en même temps, il est clair que cette langue maternelle ne sera jamais vécue comme la seule langue. Au contraire : « *Je ne pourrai jamais vivre dans une seule langue. Si je suis profondément épris de l'allemand, c'est parce qu'il me permet de sentir en même temps une autre langue* » (*Le cœur secret de l'horloge*, p. 104-105).

Canetti nous raconte, nous remémore, « *Babel ou le silence* ». L'enfant naît dans Babel. Avec la menace d'être réduit définitivement au silence. Mais Babel est invivable. Les langues menacent la langue. D'où l'itinéraire d'une vie, son (notre) initiation, cette captation de la langue, cette découverte de l'écriture.

M.A., Paris

■ Ouvrages d'Elias Canetti cités

Auto-da-fé, (1935, *Die Blendung*), 1968, Paris, NRF, Gallimard.
Le cœur secret de l'horloge, 1989, Paris, Albin Michel.
La Conscience des mots, Paris, Albin Michel.
Le Flambeau dans l'oreille, (1980), 1982, Paris, Albin Michel.

Journal 1942-1972, Paris, Albin Michel.
La langue sauvée, (1977), 1980, Paris, Albin Michel.
Masse et puissance, (1959), Paris, Gallimard.
Le Territoire de l'homme, (1976), 1984, Paris, Albin Michel.
Les Voix de Marrakech (1953), Paris, Albin Michel.

■ RÉSUMÉ

Transmettre la langue

Dans son livre, « *La Langue sauvée* », Elias Canetti ne se contente pas de faire le récit de ses souvenirs de jeunesse, il montre comment perdre la langue équivaut à disparaître. Immergé dès son enfance dans une pluralité de langues, écartelé par la diversité de ses appartenances, Elias Canetti subit l'interdit de la langue allemande que parle sa mère et qui représente, pour lui, l'écrit, la culture, l'universalité. D'où l'étrangeté d'un tel livre : l'accès à la culture allemande, cette culture qui incarne un dépassement de la singularité ethnique du sépharade bulgare, va s'effectuer dans un contexte historique où la guerre vient exacerber les particularismes et où l'universalisme pangermanique se trouve battu en brèche.

Marc Abélès

Laboratoire d'Anthropologie des Institutions et des Organisations Sociales – 59, rue Pouchet – 75849 Paris Cedex 17

■ ABSTRACT

Transmitting language

In his book *La langue sauvée* Elias Canetti does not merely give us an account of the memories of his youth. He shows us how the loss of a language also means disappearing. From his earliest childhood. Canetti was immersed in a plurality of languages, torn between the diverse cultures to which he belonged. German, which his mother spoke, was a forbidden language, but it represented the written word, culture and universality. This explains something of the strangeness of the book : the access to German culture, this culture which could mean going beyond the ethnical singularity of a Bulgarian sepharade, was to take place in a historical context in which the war was exaggerating particularisms and in which pangermanic universalism was disparaged.

■ ZUSAMMENFASSUNG

Die Sprache überliefern

In seinem Buch « *Die gerettete Zunge* » begnügt sich Elias Canetti nicht nur damit, seine Jugenderinnerungen zu Erzählen. Er zeigt auch, wie der Verlust der Sprache mit einem Verschwinden gleichzustellen ist. Elias Canetti, der schon in seiner frühen Kindheit mitten unter vielfältigen Sprachen aufgezogen wird und zwischen der Verschiedenheit seiner Staatsangehörigkeiten auseinandergerissen ist, erleidet das Verbot der deutschen Sprache, die seine Mutter spricht und die für ihn das Schriftliche, die Bildung, die Universalität darstellt. Daraus entsteht das Eigentümliche dieses Buchs : der Zugang zur deutschen Kultur, jener Kultur, die eine Überwindung der ethnischen Eigenartigkeit des sephardischen Bulgaren darstellt, wird in einem historischen Zusammenhang gefunden werden, in welchem der Krieg die partikularischen Bestrebungen noch verschärft, und der alldeutsche Universalismus widerlegt wird.